Objekttyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **9 (1873)**

Heft 8

PDF erstellt am: **18.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

SAINT-IMIER. 15 AVRIL 1873

9e année. N° 8.

L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE

et paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Sommaire. — Le Congrès de Venise. — Découvertes géographiques. — Correspondance vaudoise. — Chronique bibliographique. — Partie pratique. — Poésie. — Chronique scolaire. — Maximes et pensées.

Congrès pédagogique de Venise.

Le huitième Congrès scolaire italien s'est réuni à Venise et comptait 700 membres environ. C'est le 12 septembre et dans la grande salle du palais historique des Doges qu'avait lieu l'assemblée générale. Le palais Pisani avait été disposé pour recevoir le Congrès et l'Exposition scolaire. Le docteur Berti, de Venise, présidait le Congrès, dont la présidence d'honneur avait été conférée à l'illustre Paravicini, l'auteur de Giannetto (Petit Jean), et le Directeur du premier cours de Pédagogie qui ait été donné dans le Tessin.

Ce Congrès se divisait en quatre sections : celle des études primaires et magistrales; celle des études classiques; la section des études techniques, et enfin celle des instituteurs des aveugles et sourds-muets. Les dames avaient été invitées, et la signora Fuà-Fasinato a même eu des voix pour la présidence.

Ce Congrès a été très-actif, la première section surtout. Il est beau de voir l'Italie donner l'exemple de la réunion des hommes d'écoles de presque tous les degrés, pendant que dans d'autres pays, une ligne de démarcation fâcheuse subsiste entre les diverses catégories du personnel enseignant. En revanche, puisque toute médaille a son revers, il a régné dans ce Congrès un certain esprit de coterie d'une part et une tendance à l'opposition de l'autre, qui n'étaient pas toujours des plus réjouissants. C'est à cet antagonisme qu'est dû le peu d'empressement qu'on a mis à traiter la question posée à Genève d'une fédération universelle des instituteurs. Il paraît, dit l'*Educateur* du Tessin, auquel nous empruntons ces détails, que l'on aurait vu d'un mauvais œil la signature d'un des membres italiens du comité de Genève. Mais comme le dit l'*Educateur* de M. Ghiringhelli, si une chose est bonne et utile, qu'importe le nom de ceux qui la mettent sur le tapis.

Ce Congrès a voté l'instruction obligatoire, et pris plusieurs décisions relatives à l'enseignement du sexe aux écoles normales féminines, auxquelles on se propose d'annexer un jardin d'enfants.

Parmi les autres vœux formulés par les instituteurs, nous remarquons les suivants :

Chaque école devrait avoir un jardin pour faciliter au maître l'enseignement des premières notions d'agriculture.

Que les maîtres soient invités à donner aux élèves le goût des bonnes lectures et de celles qui peuvent tourner à l'avantage de la carrière future de chacun, en leur indiquant la manière de tirer parti de leur lecture, et d'y initier les personnes de leurs familles pendant les longues soirées de l'hiver et les jours de fêtes.

Que les jeunes filles soient formées dans des écoles professionnelles à ces industries agricoles qui donneront à l'instruction une direction profitable ; que dans toute l'Italie on se préoccupe des effets déplorables de la lecture des livres immoraux, des gravures et des photographies obscènes et que le gouvernement contribue par ses agents à empêcher la propagation de ces moyens de corruption. C'est la quatrième fois, par parenthèse, que les congrès manifestent le même désir.

Que dans toutes les écoles des deux sexes, on orne les salles des portraits des hommes illustres, afin que les maîtres aient à leur disposition ce puissant moyen de stimuler les jeunes gens à la vertu et aux belles actions.

Que les écoles techniques dont les cours sont de trois ans soient augmentés d'une année.

Que l'enseignement soit rendu obligatoire surtout en ce qui concerne les sourds-muets, en raison de leur infirmité.

Que les instituteurs et éducateurs fassent connaître au prochain congrès les arts et métiers qui pourraient être introduits avec le plus de fruit pour les aveugles dans les asiles ouverts à ces infortunés et les mettre en état de gagner leur vie.

Le Congrès vote des remercîments et une marque d'admiration au comte Mandolfo pour l'œuvre qu'il a fondée en faveur des aveugles, après leur sortie de l'asile et qui se trouvent sans ressources.

Nous extrayons ces données de l'*Educatore* du Tessin, et du rapport rédigé par M. le Chanoine Ghiringhelli chargé par le comité-directeur de Genève, de représenter la société romande des instituteurs dans la grande assemblée italienne, à laquelle a pris part aussi M. Malan, précédemment instituteur à l'école enfantine de Neuchâtel. A. D.

Progrès des Sciences géographiques dans les dernières années [1])

Si la destinée de la plante est de croître et de porter des fruits, celle de l'homme consiste dans la libre recherche et dans l'extension de ses connaissances à l'aide de nouvelles découvertes. De là pour l'homme un impérieux besoin de porter plus loin ses investigations, sa pensée, de scruter les merveilles qui l'environnent, de les éclairer au flambeau de la science et de pénétrer l'énigme de l'existence pour atteindre à l'harmonie des lois naturelles. Le progrès continu qui est une loi de notre être, forme le trait distinctif de la Géographie ou de la science de la Terre, et de toutes les sciences qui en procèdent, comme des filles d'une même mère, parce que c'est sur cette base commune qu'elles trouvent les moyens de comparaison nécessaires et les faits qui en dérivent. C'est donc un devoir pour la Géographie de se tenir sans cesse aux aguets et d'aiguillonner ses représentants pour que l'œuvre du jour s'accomplisse et réponde aux légitimes exigences de l'esprit humain. Ce n'est pas que l'on puisse se promettre d'arriver jamais à la solution complète de toutes les questions, puisque chaque question résolue en fait surgir d'autres et que le champ de l'investigation s'élargit ainsi au fur et à mesure qu'il se creuse. Le nombre des pays du Globe reste le même; mais le besoin de les connaître plus en détail se fait sentir davantage, et la Géographie aura toujours des lacunes à combler et de nouvelles observations à faire, partant de nouveaux sujets d'étude à proposer aux voyageurs et explorateurs des divers

[1]) Le Mémoire dont nous donnons ici les premières pages, est traduit de l'allemand et a dû être considérablement abrégé. L'auteur, M. Bastian, est l'un des collaborateurs les plus distingués de la *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, que publie à Berlin M. le prof. Koner. Le Mémoire de M. Bastian porte la date de 1870.

ordres qui s'occupent de l'étude de la Terre et de ses habitants : météorologistes, géologues, botanistes, zoologistes, anthropologistes.

Avant tout, la Géographie a pour mission d'étudier ce qui rentre le plus spécialement dans son cercle d'activité et d'observation. Il ne doit point y avoir pour elle, sur la carte, de contrée inexplorée, de *terra incognita*, qui serait comme un témoignage d'ignorance. L'ignorance est toujours en elle-même une mauvaise chose, et elle est surtout dangereuse, lorsque toute la science procède par comparaison et induction comme notre science actuelle. L'ignorance d'un seul point constitue un zéro qui menace d'annuler les quantités connues, et on ne peut se flatter d'avoir atteint à des résultats incontestés aussi longtemps qu'à côté des choses connues il se trouve des choses demeurées inconnues ou obscures.

Or, que de contrées encore à explorer, que de vastes régions de notre Globe à parcourir et à étudier! L'Afrique centrale attend encore son Mongo-Park [1]); les îles de Bornéo, de la Nouvelle-Guinée et bien d'autres offrent encore beaucoup d'énigmes. L'Asie est loin d'être entièrement connue ; il en est ainsi de l'Amérique, et l'Europe elle-même réclame une investigation plus complète. Les régions polaires se raidissent encore dans ce désert de glace qui en interdisait jadis l'accès aux voyageurs.

Toutefois la société actuelle peut se rendre le témoignage d'avoir vigoureusement mis la main à l'œuvre et d'avoir beaucoup contribué à la solution des problèmes géographiques.

Dans l'hémisphère sud en Australie, on trouve une contrefaçon de l'Europe et des institutions qui réfléchissent celles de la mère-patrie britannique. Les Anglo-Saxons, acclimatés dans ces contrées, se montrent infatigables à en parcourir toutes les régions et à vaincre la résistance passive, mais opiniâtre, qu'une nature morte oppose au développement de la vie animale et végétale. Les tentatives de WARBURTON pour ouvrir le nord-ouest ont échoué contre cet obstacle, bien qu'il soit parvenu à explorer les affluents orientaux du lac Eyre dans le *Queensland* (Pays de la Reine), et à suivre le cours du Borku, de sa source jusqu'à son embouchure. Et déjà un autre investigateur, NEUMAYER, avait conçu de vastes plans pour soumettre à une exploration de quatre années les parties les moins connues de ce continent, formant une ligne qui va du port Denison à Swan-River. La côte septentrionale ne sera plus perdue de vue par les voyageurs. L'embouchure du fleuve de Roper est l'objet des explorations du capitaine CADELL. De nouveaux plans laissent entrevoir les places destinées aux établissements futurs dans le pays d'Arnheim. La prise de possession des contrées du golfe de Carpentaria par les éleveurs de bestiaux du Flinder a donné naissance à plusieurs commencements de villes qui promettent un accroissement rapide, depuis que CLARKE a constaté la présence de véritables richesses métalliques dans les pays où le

---

[1]) Mungo-Park, célèbre voyageur écossais, explorateur de l'Afrique et qui a probablement péri en 1805 près de Boussa. Il joignait cependant une rare prudence à une rare intrépidité.

Cloncurry et les autres fleuves prennent leur source. Ici encore l'Australie pourra disposer de forces considérables et se livrer à des entreprises importantes, grâce à ses mines d'or et de cuivre, d'une qualité supérieure. Aussi la colonie suit-elle avec une sollicitude pleine de reconnaissance les travaux des pionniers qui préparent sa grandeur. Le courageux LEICHARDT a beau être mort à la peine; ce n'est jamais en vain qu'on fait appel à l'énergie d'hommes toujours prêts à affronter les horreurs du désert qui ont dévoré cet initiateur et tant d'autres. Dans la partie nord-est, dans la direction du port de Perth, l'expédition de Forrest a eu des résultats importants. Charles TODD s'est servi du télégraphe électrique pour préciser les limites des colonies de l'Australie méridionale et de la Nouvelle-Galles du sud. GOYDER a mesuré la nouvelle colonie près du port Darwin (1869). WALDER a décrit le lac Grégory, les environs des établissements de Newman-River sur le golfe de Carpentaria (Landsborougher-Hay). Dans l'Australie occidentale, HOOLEY a réussi à découvrir un nouveau chemin entre les mines de Géraldines sur le Murchison-River et le nouvel établissement de Nichol-Bay. SMYTH a décrit les mines d'or de Victoria, CLARKE celles du Queensland, décrites déjà par ALLEN et KENNEDEY; RATTRAY a étudié les rapports climatologiques de la presqu'île du cap York, SHOLL a reconnu l'identité de l'Ashburton avec le Currer-Fleish. La Tasmanie a subi une complète métamorphose. La nécrologie du dernier des indigènes a été faite par BONWICK. Ce territoire est sillonné maintenant par les poteaux du télégraphe électrique qui relie le Low-Head, à l'embouchure du Tama, avec le Flinders en Australie. BUCK a raconté l'émigration qui s'accomplit dans ces parages.

La Nouvelle-Zélande, en revanche, n'a pas encore pu guérir les profondes blessures que lui a faites une guerre cruelle. Mais dans l'intervalle, la corne d'abondance a versé aussi sur ces contrées les trésors qui, là comme en Californie et en Australie, frayent la voie à l'émigration. Ces parages décrits par HAAST sont ouverts à la science, et FERDINAND DE HOCHSTETTER, qui préside la Société géographique de Vienne, poursuit ses études sur les découvertes faites dans cette île, dont la connaissance scientifique est due en grande partie à ses travaux.

La Nouvelle-Zélande a vu se former une Société scientifique et commence la publication d'un journal de ses recherches, qui a surtout pour objet la Faune.

BOUDAU et HECTOR BUCH ont écrit sur la Nouvelle-Zélande; RAYNAL a raconté les aventures des naufragés dans les îles d'Auckland. La répugnance qu'avait témoignée l'Angleterre à fonder un établissement dans la Nouvelle-Guinée semble avoir disparu depuis le bon accueil que le capitaine DELORGY a trouvé chez les Papouas de la côte Sud-Est.

L'île de Lord Howe a été pour la première fois visitée et explorée scientifiquement par Ch. MOORE et CARSON.

Waihu ou Rapanai, l'île de Pâques, forme depuis longtemps un point mystérieux dans l'archipel polynésien; elle a déjà donné bien de la tablature aux savants, et fourni un aliment à la riche imagination d'un Français qui a

voulu rattacher les destinées de cette île aux mystères du monde antédiluvien. Quelque chose de merveilleux se mêlait déjà aux récits du découvreur ou premier *descripteur* de cette île, si l'on remonte, par exemple, à Burney, et aux flibustiers Wafers et Davis. L'île de Paasche Eyland (6 avril 1722) n'est pas apparue sous un jour moins étrange aux Hollandais, dont les descriptions parlent d'hommes de 12 pieds et de femmes qui en avaient 10 à 11. L'objet de leur culte consistait en énormes statues dont l'une s'appelait *Dago* et rappelait les divinités phéniciennes. L'Espagnol GENSALA venait de prendre possession de l'île de Pâques pour le roi Don Carlos III, lorsque le célèbre navigateur COOK y aborda avec Forster. Peu d'années après, c'était le tour du célèbre voyageur français La Peyrouse, qui faisait mesurer l'intérieur de l'île par Langle. Dans les récits de ces voyageurs, les géants ont disparu, mais les colosses lapidaires sont décrits avec plus d'exactitude et désignés par les noms des princes et des héros auxquels ils étaient consacrés, comme Mangototo et Hoa-Kaka-Nana. La figure de ce dernier est à Londres. Outre ces pierres gigantesques, l'île de Pâques offre un grand nombre de figures en bois, de peintures murales, des espèces d'hiéroglyphes qui ont occupé à diverses reprises la Société géographique de Londres. L'un des voyageurs qui ont vu le plus de terres lointaines, C. MARCKHAM, conjecture que les monuments de l'île de Pâques sont en rapport intime avec les débris de la culture qu'offre encore le lac péruvien de Titi-Caca. Tous les rapports s'accordent d'ailleurs à attribuer aux habitants de l'île de Pâques un plus haut degré d'intelligence qu'aux autres insulaires de la Polynésie. Quand le navire de Cook parut, ils s'en approchèrent pour le mesurer et firent de même lorsqu'ils virent arriver celui de La Peyrouse. Les cordages, l'ancre, la boussole et le gouvernail, tout fut examiné par eux avec soin, et ils revinrent le lendemain avec une ficelle pour reprendre la mesure. Les cendres des mauvaises herbes étaient recueillies soigneusement et converties en engrais, et les bananiers, qu'on abandonne ordinairement à leur sort, étaient plantés avec le même soin dans de petits fossés destinés à recevoir l'eau de pluie. Mais en dépit de tous ces efforts, la végétation y est misérable parce que la sécheresse détruit tout. C'est un curieux spectacle que celui qu'offre ce peuple habitant un rocher volcanique dans les solitudes de l'Océan, sans abri contre un soleil brûlant, privé d'animaux parce qu'il manque d'eau autre que celle de la mer, et cependant vivant sous des lois régulières, sans se livrer à ces guerres cruelles qui désolent la Polynésie, et se maintenant à un degré avancé de culture. On reproche à ces insulaires d'avoir du goût pour le vol. Mais les objets qui ont pour eux le plus d'attrait ne sont pas les mêmes que ceux qui séduisent les tribus sauvages en général. C'est aux habillements et en particulier aux chapeaux des matelots que visent ces insulaires, parce que malgré tous leurs efforts pour se mettre à l'abri des rayons d'un soleil brûlant, ils n'y parviennent point.

La nouvelle colonie française de la Nouvelle-Calédonie est en voie d'amélioration. Le climat y est plus sain qu'on ne l'eût attendu de cette position géographique, et l'exportation d'une cargaison de sucre pour Sydney, en

1866, a été considérée comme un acheminement à des relations commerciales entre les deux îles. L'île de Rapa ou Oparo, déjà découverte par le Hollandais VANCOUVER, en 1791, mais négligée depuis lors, est occupée par les Français depuis 1867 et acquerra de l'importance par le choix que la Compagnie de Panama-Zélande-Australie, et après la dissolution de cette dernière, la Compagnie de la ligne australo-californienne, a fait de cette île comme station pour le charbon. Pour les vapeurs qui mettent en communication la Chine et la Californie, on a en vue l'île de Brooke, et la Compagnie polynésienne a fait des acquisitions importantes dans les îles de Fidji.

La lenteur avec laquelle le progrès s'est fait jour dans la Nouvelle-Calédonie est due en grande partie à la circonstance qu'on en avait fait un lieu de déportation. Elle a ainsi souffert des mêmes inconvénients que l'Australie. Les rapports ethnologiques de cette contrée ont trouvé des observateurs en Bourgey et Garnier. La côte orientale a été décrite par La Hautière. La popution en général de l'archipel australien a été l'objet des travaux de Gerland. Dulaurier et Meinecke ont décrit l'archipel *Paumotu* ou Tuamotu (selon le décret du parlement anglais). Forestier a étudié les îles Tanna et Vaté dans les Nouvelles-Hébrides, Stanley le volcan de Honolulu, Turner les secousses ressenties sur les flots de Samoâ; Montmayeur, de même que Grœffe, a observé l'île Viti, Davri a suivi les découvertes antarctiques.

Le mouvement extraordinaire du commerce a fait naturellement tomber les barrières dont les Espagnols entouraient leurs colonies, et la suppression des péages inégaux dans les Philippines ne manquera pas d'augmenter de beaucoup la production d'un sol si riche par l'emploi des capitaux étrangers. SEMPER a traité dans ses Mémoires de plusieurs points qui, lorsque son Voyage aura paru, serviront à accroître notre connaissance des Philippines, et on peut en dire autant de celui que prépare notre collaborateur JAGOR, et qui est le résultat d'études sérieuses et d'expériences personnelles. L'un des ouvrages les plus instructifs est sans contredit celui qu'a publié récemment WALLACE et qui est le fruit de plusieurs voyages dans l'archipel indien, et les travaux géologiques entrepris par lui avec la supériorité qu'on lui connaît dans le champ de la géologie, seront probablement continués par le traducteur de ses écrits, M. Meyer. Les possessions portugaises de Timor ont été explorées par Castro, celles de la Hollande ont trouvé un observateur entendu en Ethnologie dans la personne de Van Leent. Riedel et d'autres encore ont enrichi les notions que nous avions des îles Célèbes; Beccari s'est occupé de celle de Bornéo, SANCHEZ Y ZACHAS a rectifié nos idées sur les côtes des îles Mariannes que son expédition lui a permis d'observer, ainsi que la position des îles environnantes; PLANCHUT a visité les îles Solo. Alfred GRANDIDIER a, par commission du gouvernement français, poursuivi ses recherches sur l'île de Madagascar, et complètement détruit la fausse idée que l'on s'était faite d'une chaîne de montagnes qui aurait coupé l'île en longueur. Le capitaine MORELL a pris possession de Nikobar le 7 mars 1869. *(A suivre.)*

A. DAGUET.

CORRESPONDANCE VAUDOISE.

La Côte, 25 février.

Soit découragement, soit tout autre motif que je ne veux pas rechercher, on n'a pas jugé à propos de vous faire connaître les belles choses qui se passent chez nous dans la région officielle. C'était cependant à une plume plus autorisée que la mienne que revenait de droit cette mission. Car je crains de ne pas garder la mesure tant l'indignation me gagne, en pensant à ce qui s'est dit et fait en grand conseil, et en voyant le canton de Vaud *si beau* rétrograder de manière à nous faire repentir de n'avoir pas voté la Révision. Il y aurait un parallèle à faire entre le grand conseil de Neuchâtel, qui bien que se trouvant en désaccord sur la question religieuse et politique avec une partie du corps enseignant, n'en a pas moins fait acte de justice à son égard, et notre représentation cantonale où l'on trouve que le pays a assez fait pour les instituteurs. Un député a poussé la gentillesse jusqu'à leur promettre du pain après leur mort, et le chef actuel de l'instruction publique n'a pas cru devoir prendre la défense du corps enseignant; il veut attendre, dit-il, ce que fera le projet de révision fédérale. Mais le bouquet de la fête a été le discours de M. le capitaine ou major Aymon de Gingins, dont les paroles resteront gravées dans le cœur des instituteurs vaudois. Voici les plus saillantes : « Notre corps enseignant a *du bon*, mais il ne faut pas s'imaginer » qu'il soit tellement *émerveillant* qu'on puisse le payer très-cher; quant à » moi, j'estime que presque tous nos régents sont *assez* rétribués. » Si vous ne trouvez pas que c'est là le langage d'un homme noble, chevaleresque, du *bon* riche, satisfait de sa position, c'est que vous êtes bien difficiles et que vous ne comprenez pas les paladins. Mais laissons là ce triste sujet et ce grand Conseil de 1873, où nous attendions plus de Doret, et moins de Gingins. M. Doret était le rapporteur de la Commission. Cet honorable ami de la justice s'était prononcé catégoriquement pour l'augmentation; il avait fait ressortir deux choses : l'une qu'il y avait équitablement quelque chose à faire; l'autre qu'il fallait le faire le plus vite possible. Au temps de Monnard, de de Gindroz, au temps de Druey, la chose se serait passée ainsi. Mais il souffle depuis quelque temps une bise noire qui vient ou de l'autre côté du lac ou bien encore d'un canton voisin *très-avancé*.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'EDUCATION NATIONALE, *bulletin des Familles et des Ecoles*, rédigé par Victor Juhlin et Bræunig-Dameron, instituteurs à Paris. — 10 centimes le bulletin. Meyrueis.

Ce bulletin, dont nous regrettons de n'avoir reçu que les derniers numéros de la première année, de 41 à 50, est une charmante petite feuille volante de 4 pages in-18, ne contenant ordinairement qu'un article traitant un objet spécial. Voici, par exemple, les sujets traités : La photographie auxiliaire de l'enseignement; le mouvement intellectuel dans l'Université (circulaire de M. J. Simon);

cours du soir obligatoires; comment on apprend l'Ethnographie à nos enfants; Conservatoire des arts et métiers et Musée scolaire; enseignement de l'histoire naturelle dans l'Ecole populaire; ouverture d'une souscription pour la création de Bibliothèques destinées aux sous-officiers et aux soldats. Les sujets traités appartiennent, comme on voit, tous à l'Ecole ou à l'instruction générale. Un numéro, le 44me, fait exception et nous donne l'analyse d'un livre sur *les généraux républicains*, en regard desquels les auteurs placent, il est vrai, la figure pure, rayonnante de Pestalozzi et de l'abbé de l'Epée.

L'article qui est intitulé : *Comment on apprend l'Ethnographie aux enfants*, est l'analyse d'un livre où M. Léger prend à partie M. Figuier, le popularisateur des sciences physiques et naturelles, et lui reproche d'avoir mis les *Finnois* parmi les Slaves. Cette faute aurait dû être épargnée à M. Figuier par les tableaux statistiques de M. d'Omalius d'Halloy, qui distingue parfaitement les Finnois des Slaves [1]). Par son prix abordable à toutes les plus petites bourses, et la nature même de sa publication, l'*Education nationale* nous paraît très propre à initier et à intéresser le public parisien et français en général à la cause du progrès scolaire.

Discours prononcés en séance solennelle de l'Académie de Genève, tenue le 31 décembre 1872, par MM. les professeurs Edouard Humbert et Amiel. — 36 pages in-4.

Un généreux citoyen espagnol établi à Genève, où il a reçu la bourgeoisie et où il avait fait ses études, M. Henri Didier, qui avait fait une grande fortune dans l'île de Cuba, ne s'est pas contenté de léguer à la Bibliothèque publique une riche collection de livres, mais il a institué trois prix destinés à récompenser les meilleurs écrits relatifs à l'histoire, à la philosophie et à la philosophie morale. C'est à cet esprit libéral et éclairé qu'a rendu hommage, en sa qualité de recteur de l'Académie, M. Ed. Humbert, dans l'allocution par laquelle il a ouvert la séance.

M. le prof. Amiel était chargé du rapport relatif au prix à décerner sur la question de la *Liberté morale*. Et c'est ce travail remarquable tout ensemble et par son étendue et par les aperçus fins et profonds dont il est semé, qui occupe la plus grande place dans la brochure que nous signalons à l'attention du public lettré. Dans son Mémoire, M. Amiel se livre d'abord à un exposé du sujet et montre combien sont vagues et même obscures les notions de liberté et de progrès que tout le monde cependant proclame, revendique, invoque, glorifie, chacun en l'entendant à sa manière. Mais comme le fait remarquer le spirituel rapporteur, c'est précisément pour les idées indéfinies et obscures que les hommes bataillent avec le plus de prédilection. Le lumineux Tacite en avait déjà fait l'observation (*Libentius obscura creduntur*).

La liberté morale, dont le libre arbitre est la condition *sine quâ non*, a été

---

[1]) M. d'Omalius d'Halloy, vice-président du Sénat belge, président de la Société géologique de France en 1852, est auteur de plusieurs ouvrages de Géologie, de sciences naturelles et d'un *Traité des races humaines* ou *Eléments d'Etnographie* (Paris, 1845), où ont puisé tous les vulgarisateurs.

elle-même l'objet de bien des controverses. L'antiquité y croyait fermement. Le XVI[e] et le XVII[e] siècles virent se développer les doctrines opposées du *serf arbitre* de Luther, de la prédestination de Calvin, de la demi-liberté d'Erasme, de Socin, des Jésuites, et de la doctrine intermédiaire de Schleiermacher qui fait sa part à l'influence et à la volonté humaine. Niée par Hobbes et Spinoza, mal assise dans les systèmes de Leibnitz et Hegel, la liberté morale a été revendiquée et défendue avec plus ou moins de succès par Descartes, Kant, Fichte et une foule d'autres penseurs, puis de nouveau attaquée par des naturalistes et des socialistes, qui à la liberté substituent la nécessité, le déterminisme.

C'est sur cette question ardue que l'*Educateur*, qui n'est pas un journal philosophique, ne peut faire qu'indiquer, que cinq Mémoires avaient été présentés au concours. Mais comme sur ces cinq travaux, aucun ne réunissait les conditions de supériorité qui auraient justifié le choix d'un lauréat unique et que deux des Mémoires étaient plus satisfaisants que les autres, on a partagé le prix entre leurs auteurs, M. Suss, un Soleurois, et un Français, M. Lacheret. Il est à remarquer que le jury n'a eu égard qu'au talent intrinsèque et que les conclusions des deux lauréats différaient complètement. L'un d'eux plaidait la liberté, l'autre se prononçait pour le déterminisme absolu. A. D.

PARTIE PRATIQUE

RÈGLE CONJOINTE.

La règle conjointe a pour but de calculer le rapport qui existe entre les mesures ou les monnaies de deux pays, lorsqu'on connaît les rapports qu'il y a entre celles-ci et celles d'autres pays. Lorsqu'il s'agit exclusivement de monnaies, cette règle porte plus particulièrement le nom de *règle de change*. Les deux exemples suivants serviront à fixer les idées, et à montrer la marche du raisonnement qu'il faut faire pour arriver à la solution de ces questions.

1[er] exemple. ***Combien 100 verstes de Russie font-elles de lieues suisses, sachant que 1 lieue suisse vaut 16000 pieds fédéraux, 1 verste vaut 500 sagènes, 1 sagène vaut 3 archines, 1 archine vaut 711 millimètres et 3 décimètres valent 1 pied fédéral ?***

Commençons par faire remarquer que chacune des expressions *100 verstes*, *500 sagènes*, etc., se compose en réalité de deux facteurs, qui sont la longueur intrinsèque d'une verste, d'une sagène, et le nombre qui indique combien on a pris de verstes, de sagènes. Cela posé, représentons les valeurs intrinsèques de ces différentes mesures par leurs initiales, puis écrivons les égalités qui résultent des données du problème de manière que celle qui renferme l'inconnue à déterminer soit la première, et que le premier membre de chaque égalité suivante renferme des unités de même nature que le second membre de l'égalité précédente ; arrêtons-nous lorsque nous serons arrivé à une égalité dont le second membre sera de même nature que le premier membre de la première égalité, c'est-à-dire celui qui renferme l'inconnue. Il viendra au cas actuel :

x l. s. = 100 v.
1 v. = 500 sag.
1 sag. = 3 arch.
1 arch. = 711 mil.
100 mil. = 1 déc.
3 déc. = 1 p. f.
16000 p. f. = 1 l. s.

Multiplions maintenant toutes ces égalités membre par membre; il en résultera la nouvelle égalité :

x l. s. $\times$ 1 v. $\times$ 1 sag. $\times$ 1 arch. $\times$ 100 mil. $\times$ 3 déc. $\times$ 16000 p. f. = 100 v. $\times$ 500 sag. $\times$ 3 arch. $\times$ 711 mil. $\times$ 1 déc. $\times$ 1 p. f. $\times$ 1 l. s.

Supprimons actuellement dans cette égalité les facteurs *lieue suisse, verste, sagène*, etc., qui sont communs aux deux membres; il viendra :

$$x \times 1 \times 1 \times 1 \times 100 \times 3 \times 16000 = 100 \times 500 \times 3 \times 711 \times 1 \times 1 \times 1$$

Tirons maintenant la valeur de x, comme dans une équation algébrique, ce qui revient à diviser les deux membres de l'égalité par $1 \times 1 \times 1 \times 100 \times 3 \times 16000$; le résultat sera :

$$x = \frac{100 \times 500 \times 3 \times 711 \times 1 \times 1 \times 1}{1 \times 1 \times 1 \times 100 \times 3 \times 16000}$$

Simplifions cette fraction en supprimant tous les facteurs communs au numérateur et au dénominateur, puis effectuons les calculs; il viendra :

$$x = \frac{100 \times 500 \times 3 \times 711 \times 1 \times 1 \times 1}{1 \times 1 \times 1 \times 100 \times 3 \times 16000} = \frac{711}{32} = 22 \text{ lieues suisses} \frac{7}{32}$$

1re *Remarque.* En posant la règle, il faut absolument s'astreindre à suivre l'ordre de succession que nous avons indiqué pour les différentes égalités; autrement les valeurs intrinsèques des mesures représentées par leurs initiales, ne figureraient pas comme facteurs communs dans les deux membres de l'égalité qu'on obtient en multipliant les égalités primitives membre par membre; on ne pourrait donc pas les supprimer et il faudrait en tenir compte dans le calcul, ce qui compliquerait beaucoup l'opération.

2e *Remarque.* Dans la pratique on se dispense généralement d'écrire les valeurs intrinsèques des mesures sur lesquelles on opère, attendu qu'elles disparaissent comme facteurs communs dans le courant de l'opération ; en outre, on supprime les autres facteurs communs dans les égalités mêmes, ce qui donne pour valeur de x une fraction qui n'a plus besoin d'être simplifiée, et où il ne reste qu'à diviser le numérateur par le dénominateur pour avoir le résultat cherché.

2e Exemple. *Combien 2500 fr. valent-ils en roubles de Russie, sachant que 60 fr. valent 52 shillings d'Angleterre, que 15 shillings valent 6 florins d'Empire, que 50 florins valent 7 ducats de Hambourg, et que 14 ducats valent 40 roubles?* (1)

En appliquant les principes précédents, on est conduit à écrire les égalités comme suit :

x = 2500
60 = 52
15 = 6
50 = 7
14 = 40

(1) Les valeurs ci-dessus sont purement fictives; 2500 francs valent plus que 346 roubles.

Supprimant les facteurs communs aux premiers membres et aux seconds membres, il restera :

$$x = 1$$
$$1 = 52$$
$$3 = 1$$
$$1 = 1$$
$$1 = 20$$

Multiplions les quotients membre par membre, il en résultera :

$$3x = 52 \times 20$$

Tirons la valeur de x, il viendra :

$$x = \frac{52 \times 20}{3} = \frac{1040}{3} = 346\frac{2}{3} \text{ roubles.}$$

Problème a résoudre.

Un hectare de terrain produit environ 16 hectolitres de blé; un hectolitre pèse en moyenne 78 kilogrammes; le blé fournit à peu près les 3/4 de son poids de farine; il entre 100 kilogrammes de farine dans 130 kilogrammes de pain; combien de kilogrammes de pain peut-on faire avec la récolte des 5586786 hectares de terre qui sont affectés en France à la culture du blé?

Nota. — Les abonnés dont les noms suivent ont résolu correctement le problème de partage proportionnel proposé dans notre dernier numéro :

1° M. *Matthez*, instituteur à Delémont; 2° M. *Naine*, instituteur à Neuveville; 3° un chiffreur genevois; 4° *Léon Blaison*, élève de l'école de St-Jean du-Marché (Vosges), dirigée par M. *Masson*; 5° M. *Gobat*, maître au pensionnat Diederichs à Genève; 6° M. *Brahier*, instituteur à Cœuve.

La répartition des 90428,57 fr. devrait se faire ainsi; au plus jeune 20000, au suivant 21428,57, au suivant 24000, au plus âgé 25000; à vingt ans chaque enfant possèdera 30000 fr.

Poésie

STANCES

Vers nos frais vallons un charme m'attire;
Le cœur tout joyeux je quitte ces murs
Où l'âme, à l'étroit, souffre le martyre,
Pour aller jouir des biens toujours sûrs.

—

Dans l'immensité le regard s'élève
Vers l'astre éclatant que l'homme a béni,
Et loin de ce monde, où rien ne s'achève,
Il s'attache à voir Dieu dans l'infini.

—

J'entends murmurer le ruisseau qui coule
Et qui quitte à regret nos champs généreux;
Sur l'arbre touffu le ramier roucoule :
Il dit qu'ici-bas tout veut être heureux.

Sur mon front je sens la brise qui passe :
Son souffle enivrant a tant de douceur
Que mon âme au loin la suit dans l'espace
Et va s'arrêter vers quelque âme sœur.

—

Fleurs des monts altiers, aux jardins rebelles,
Quel charme puissant en vous me sourit ?
A mes yeux touchés vous semblez plus belles
Depuis qu'avec moi quelqu'un vous chérit.

—

De ses doux attraits subissant l'empire,
Je la vois cachée en vain sous les cieux ;
C'est vers elle encore que mon âme aspire :
Aux fleurs que l'on prise on s'attache mieux.

—

Cherchez les plaisirs, puissants de la terre,
Que le bruit, partout, vous fait éprouver ;
Laissez-moi la paix, l'ombre et le mystère,
Laissez-moi la paix, car je veux rêver.

Nap. VERNIER.

CHRONIQUE SCOLAIRE

SUISSE ALLEMANDE. — **Un des instituteurs secondaires les plus distingués de la Suisse allemande réclame contre quelques lignes empruntées à la *Schulzeitung* que nous avons reproduites dans notre numéro du 1er février (p. 45). Il s'agit du célèbre Directeur de l'Ecole normale Scherr, au sujet duquel notre honorable correspondant fait ressortir la contradiction qu'il y a à représenter Scherr comme un homme d'entendement plutôt que de cœur, en même temps qu'on le déclare un maître dans l'art d'éveiller les « sentiments religieux et moraux. » Il y a en effet une sorte de contradiction. Et cependant c'est une opinion assez généralement répandue que l'Ecole de Scherr était plutôt favorable à l'intelligence qu'à la bonhomie (Gemüth).**

Notre correspondant prétend le contraire. Selon lui, il n'y avait point opposition entre l'école privée de Pestalozzi et de Wehrli et l'enseignement public de Scherr. « Le temps de Pestalozzi dit l'instituteur Zuricois a produit « les idées ; le temps de Scherr les a mis en pratique, et nous vivons encore « aujourd'hui de ces idées. Mais personne ne pourra dire que la chaleur du « sentiment, soit patriotique, soit humanitaire, ait fait défaut à cette période « que nous nommons la Régénération. Jamais tant d'efforts n'ont été faits « pour l'éducation nationale, à partir de l'école élémentaire, pour finir par « l'université. Or, dans cette époque de progrès, l'un des Régénérateurs et « des génies inspirateurs de la Culture à Zurich et dans d'autres cantons a « certainement été le Directeur d'école Scherr. »

BERNE. — La *Gazette suisse de Gymnastique* qui paraît dans cette ville deux fois par mois en est à sa seizième année d'existence. Le numéro du premier janvier signalait que la Direction de l'instruction publique a institué

des Cours de Répétition dans les divers districts et en a confié la direction à MM. Junod de Neuchâtel, Audétat à la Chaux-de-fonds et Cosandier au Locle. Le Rédacteur de la *Turnerzeitung* est M. Niggeler, le Nestor de la Gymnastique.

Zurich. — Le nombre d'instituteurs établis dans ce canton est de 842, dont 583 maîtres primaires, 94 maîtres secondaires et 53 attachés à l'école normale, à l'Ecole vétérinaire et à l'Ecole cantonale. Il faut y joindre 33 maîtres attachés aux écoles supérieures de Winterthour, plus 79 professeurs en titre et agrégés à l'université; car dans ce canton ainsi que dans beaucoup d'Etats allemands, le nom de professeur n'est donné qu'aux maîtres qui enseignent dans les universités ou les plus hautes écoles.

Fribourg. - Le *Confédéré* de Fribourg nous apprend que MM. les abbés Scherderet et Horner ont fait une apparition dans le Valais et qu'en s'adressant au Corps enseignant de ce canton, ils lui ont parlé « de la proscription » de Dieu, de l'enlèvement du crucifix dans l'Ecole, des maîtres athées et » impies, traînant le prêtre dans la boue : des exploits d'un Daguet semant » la zizanie et l'incrédulité dans le corps enseignant, d'un Père Girard à » philosophie élastique pour satisfaire tout le monde. Tous ces pédagogues, » ont dit ces messieurs, ont fait un grand mal ; leurs successeurs n'en feront » pas moins. »

Ces choses sont si belles et si bien dites qu'il suffit de les signaler à l'attention des amis de l'éducation publique. Cependant puisque M. Horner a osé accuser le P. Girard dè professer une *philosophie élastique*, il ne trouvera pas mauvais qu'on reproduise ici quelques lignes que, par carte-correspondance du 19 janvier 1873, c'est-à-dire après ses exploits du *Congrès de Genève*, le dit ecclésiastique adressait à M. Daguet, qu'il accuse aujourd'hui de semer la zizanie et l'incrédulité au sein du corps enseignant :

« Monsieur le professeur, veuillez me compter parmi les souscripteurs de « votre ouvrage de pédagogie pour deux exemplaires.

« Je prends la liberté de vous recommander un nouveau livre pour l'étude « de l'allemand, qui me paraît destiné à réaliser un grand progrès dans « l'enseignement des langues étrangères. Mes hommages respectueux.

» L'abbé Horner. »

On peut voir par là de quel côté est la philosophie élastique.

Vaud. — M. J.-J. Lochmann a donné lecture à la Société d'utilité publique d'un mémoire fort intéressant sur les efforts que l'on fait dans ce canton pour répandre ou faire progresser l'instruction publique. Ainsi l'Etat fait donner des séances sur l'agriculture; les sociétés militaires, des séances qui ont trait à cet art. Les sociétés d'industrie et de commerce, des leçons de dessin, de comptabilité, de géographie industrielle et commerciale. M. Lochmann a parlé de l'utilité des conférences publiques. Elles sont certainement très-utiles pour ceux qui n'ont pas le loisir d'étudier. M. Lochmann insinue qu'on devrait les publier. L'argent manque malheureusement souvent pour cela; les Conférences les plus suivies et en apparence les plus goûtées ne se vendent pas toujours; on en a des preuves à Neuchâtel. Il faudrait donner l'écrit comme on donne la conférence. M. Lochmann cite l'Angleterre, la Belgique, où les conférences se publient. Cette publicité aurait un côté très-avantageux en empêchant certains conférenciers de divaguer, d'autres de répéter purement ce qu'ils ont appris par cœur dans un livre tout fait, d'au-

tres de piller entièrement leur travail... Les conférences données au beau sexe ont aussi attiré l'attention de M. Lochmann. On a enseigné l'hygiène au beau sexe, et un cours a été institué par des dames pour les institutrices dans les choses qui peuvent leur ouvrir l'accès à des carrières lucratives. M. Lochmann voudrait qu'on admît les jeunes filles dans les comptoirs, les bureaux, dans les imprimeries; « cela vaudrait mieux dit-il, que de les envoyer « à l'étranger. » M. Lochmann parle d'or. Mais en ce qui concerne les ateliers typographiques, il sera bien difficile et même impossible d'y introduire les femmes, à moins de composer l'atelier entièrement de personnes du sexe. M. Lochmann convaincu qu'un penchant vicieux ne saurait être combattu qu'en lui substituant un penchant honnête, voudrait remplacer le goût des boissons par celui des livres. C'est un pieux désir. Mais « la difficulté fut d'attacher le grelot. » On a vu chez très-peu d'ivrognes jusqu'ici, accomplir cette heureuse transformation. Un fait réjouissant néanmoins est cité par l'auteur ; c'est celui des débitants de vin et de spiritueux (on les appelle pintiers dans le pays) se plaignant que les conférences leur enlèvent leurs pratiques Ce mémoire de M. Lochmann se termine par une liste des conférences données dans le canton de Vaud et dans d'autres pays, liste instructive et intéressante qui embrasse presque tout le domaine intellectuel.

Tessin. — Le Grand-Conseil a voté l'établissement d'une école normale. « C'est grâce, dit l'*Educateur*, à l'union des libéraux et aux efforts des amis » du progrès. » Cette Ecole aura deux années, la seconde année sera spécialement consacrée à la Méthode et à la pédagogie. Le personnel enseignant ne sera pas nombreux puisqu'il ne se compose que d'un Directeur à 2000 fr. de traitement, d'un maître et d'une institutrice. L'école devant servir à former des instituteurs et des maîtresses, les notions d'agriculture, de sylviculture, de dessin, de chant, de gymnastique feront l'objet de cours à part. L'Ecole admettra des jeunes gens et des jeunes filles à leurs frais et des aspirantes et aspirants favorisés d'une bourse. Les candidats et aspirants de cette espèce sont tenus à enseigner 3 ans.

FRANCE (Savoie). — Le *Journal du Commerce* publie une longue lettre de M. Rey, de Saint-Julien, président de la Société des Instituteurs, que nous avons eu le plaisir de voir au congrès de Genève et qu'un journal fribourgeois a par une erreur excusable confondu avec notre compatriote M. Joseph Rey, directeur des Ecoles municipales à Chambéry. M. Rey de Saint-Julien, adresse un appel à ses confrères pour les inviter à former une société pour leur instruction mutuelle et pour fonder une caisse de secours. Dans ce dessein salutaire, l'auteur de la lettre dont nous parlons, s'est visiblement inspiré de l'exemple des instituteurs suisses, belges, etc., etc. Il se loue beaucoup de l'accueil fait aux instituteurs savoisiens au congrès de Genève. « En parlant « de nos voisins dit M. Rey, de Saint-Julien, c'est le cas de vous rappe- « ler la reconnaissance bien vive que nous avons contractée envers eux pour « nous avoir ménagé une si brillante et si cordiale réception de la part du « comité du congrès scolaire. Nous n'oublierons jamais et l'honneur qui « nous fut fait, et la splendeur de cette belle fête de famille qui a laissé « dans notre esprit des traces ineffaçables. »

ANGLETERRE. — Il s'est ouvert à Londres (Westbourne-grove-Terrace n° 9), un *home* pour les institutrices suisses à l'effet de leur procurer : 1° au prix le plus modique possible, le vivre et le gîte pendant les vacances des

écoles anglaises, à Noël et en juin ; 2° un asile, en attendant qu'elles trouvent une place. Cette maison, ouverte l'année dernière, est dirigée par Mlle Elise Stapfer, personne de beaucoup de talent et surtout de cœur (*Journal de la Société vaudoise d'utilité publique.*) C'est là une œuvre bien méritoire ; car en dépit de ce que l'on peut dire et de ce que l'on dit même avec exagération contre les émigrations de nos filles, il y en aura toujours qui émigreront, parce qu'il est impossible de trouver à toutes des occupations en rapport avec leur aptitude et leur position sociale. *L'Helvétia house* donne le logement et la table pour 15 shillings par semaine.

MAXIMES ET PENSÉES

TIRÉES DES PHILOSOPHES ET DES PÉDAGOGUES.

— Je ne vois qu'un bon moyen de conserver aux enfants leur innocence, c'est que tous ceux qui les entourent, la respectent et l'aiment.
(J.-J. Rousseau).

— L'oisiveté, le mauvais régime et les délices énervent les corps les plus robustes ; l'exercice et le travail fortifient les plus faibles. (Plutarque).

— Les paresseux ne sauraient être classés parmi les vivants ; ce sont des morts qu'on ne peut pas enterrer. (William Temple).

— Levez-vous à la pointe du jour ; que le soleil, en regardant la terre, ne puisse pas dire : Voilà un lâche qui sommeille.
Franklin (le Bonhomme Richard).

— L'économie est la mère de l'indépendance et de la libéralité.
(Madame Geoffrin).

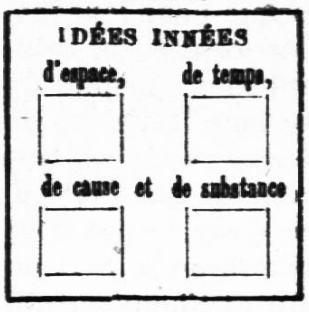
— Chasteté des jeunes ans, santé de la vieillesse. (Proverbe allemand).

ERRATA.

Dans le numéro de l'*Educateur* du 1er avril :

Page 98, ligne 11, au lieu de *diversions*, lisez : *discussions*

Page 103. — La figure carrée qui représente l'âme comme une monade de premier ordre, devait encore renfermer quatre autres petits carrés représentant les idées innées de temps, d'espace, de cause et de substance, comme formant autant de monades de second ordre au sein de l'âme.



Page 105, ligne 8, au lieu de : un procès *naturel*, lisez : un procès *matériel*.

Page 106, ligne 27, au lieu de : Ces impressions et ces sensations sont d'autant plus *intempestives* qu'elles sont plus restreintes, lisez : Ces impressions et ces sensations sont d'autant plus *intensives que le nombre en est fort restreint.*

Le Rédacteur en chef, Alex. DAGUET.

Saint-Imier. Imprimerie du *Jura Bernois*